Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 1

Artikel: On rudo momeint
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188106

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Oui, messieurs et dames, il guérit même d'avance, par opposition à tant d'autres remèdes qui ne guérissent pas même après. Il guérit les malades, il guérit les gens bien portants, et il faut qu'un individu soit diablement mort pour qu'il ne le fasse pas ressusciter.....

» Je ne vends pas mon élixir, messieurs, je le donne. Ce n'est rien pour le contenu ; c'est seulement 1 franc pour la fiole, 1 franc, pas davantage ! C'est deux francs de moins que ça ne me coûte à moi-même. N'importe ! la bienfaisance avant tout ! Les hommes sont sur la terre pour s'entr'aider.

» Quant aux personnes qui n'auraient pas d'argent, qu'elles se présentent sans crainte ; je me ferai un devoir de leur administrer gratuitement mon élixir, pourvu qu'elles soient munies d'un certificat d'indigence, délivré par M. le Juge de Paix, légalisé par M. le Préfet et approuvé par M. le Directeur des Finances.

» Si je me vois réduit à prendre cette précaution contre l'entraînement de ma propre sensibilité, c'est qu'on a maintes fois abusé de ma philanthropie bien connue, et qu'une foule de gens bien portants ne craignaient pas de se dire malades, pour avoir la jouissance de se faire guérir gratis. Qu'on se le dise ! Approchez, messieurs et dames ! Voilà le reste de mes magasins ! Il ne serait plus temps demain ! Profitez de l'occasion ! Parlez ! Faites-vous servir !

» En avant la musique ! »

Ce que peut contenir un navire.

Sous ce titre, un de nos abonnés nous communique les curieux renseignements qui suivent :

Monsieur le Rédacteur,

« Le 23 décembre écoulé, je me trouvais à Toulon, où j'ai eu la bonne chance de voir appareiller le *Winh-Long*, magnifique navire destiné à transporter, concurremment avec d'autres, les renforts expédiés au Tonkin. En passant devant le front de l'escadre, il a été salué par les hurrahs enthousiastes des équipages et l'air de la *Marseillaise*, joué par les musiques des cuirassés-amiraux, *Richelieu* et *Trident*. Le spectacle était superbe, l'enthousiasme indescriptible. Le *Winh-Long* est actionné par une machine de 450 chevaux, et mesure 115 mètres de long. Il contient 1200 tonneaux de munitions de guerre, 500,000 rations et 6000 kilos de glace, destinés au corps expéditionnaire, ainsi que 800,000 cartouches, des armes de précision et deux batteries de canons-revolvers.

En partant de Toulon, ce bâtiment va se diriger sur Alger, où il embarquera le 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, fort de 17 officiers, 792 hommes, 8 ordonnances, 12 chevaux et un renfort de 24 sous-officiers et 176 soldats pour le 1er tirailleurs-algériens.

D'Alger, il se dirigera sur Philippeville, où il prendra un renfort de 24 sous-officiers et 176 soldats pour le 3me tirailleurs-algériens.

Faisant alors route pour le Tonkin, le *Winh-Long* aura à son bord, outre son équipage de 352 hommes, 37 officiers généraux et subalternes, 50 sous-officiers, 1171 caporaux et soldats. Ensemble, 1610 passagers et 26 chevaux. Suivant toutes probabilités, il mouillera devant le delta du Tonkin, vers le 5 février, suivi à quinze jours d'intervalle, de l'*Européen*, du *Comorin* et du *Cholon*, qui compléteront le débarquement des renforts. »

Les journaux et les gens qui déblatèrent chaque jour contre le luxe effrené des femmes, regrettent sans nul doute le temps où les rois de France entassaient les édits pour réprimer l'usage toujours croissant des fanfreluches coûteuses dans les habits des hommes et des dames.

C'est au seizième siècle surtout qu'on sentit le besoin de réagir contre l'amour désordonné du galon et de la dentelle. Pendant ce siècle, et aussi pendant le suivant, il ne se passa point d'année où l'on ne promulguât quelque édit destiné à modérer la richesse des habits.

Il faut avouer que ces édits n'étaient guère respectés. Cela n'a rien d'étonnant : quand on veut heurter de front l'amour des dames pour la parure, autant vaudrait essayer de faire rebrousser chemin à un train express lancé à toute vitesse, en faisant croiser la bayonnette sur son passage.

Aussi Charles IX constatait avec douleur, en 1573, que toutes les ordonnances relatives au luxe des vêtements étaient restées inutiles.

En d'autres termes, aux édits interdisant le luxe dans les habits, les belles dames et les beaux messieurs d'alors avaient répondu quelque chose comme : « Va-t-en voir s'ils viennent ! »

Une ordonnance d'Henri IV, trente ans après, avait rapport au même sujet. Voilà ce que disait le roi Henri :

« Faisons défense de porter ni or ni argent sur les habits, *excepté aux filles de joie et aux filous*, à qui ne prenons pas assez intérêt pour nous inquiéter de leur conduite. »

En sa qualité de Gascon, Henri IV n'était pas bête, il s'était dit : Personne ne voudra passer pour une fille de joie ou un filou en désobéissant à l'édit, et j'atteindrai mon but. »

Mais il avait mal compté. La fausse vanité est plus forte que le légitime amour-propre, et l'on continua à porter or et argent sur les habits, au risque de perdre sa bonne renommée.

On rudo momeint.

Onna compagni dè vortigeu, qu'allâvè âo camp dè Bîre, dévessâi lodzi à C..... Lo dzo iô clliâo sordâ lâi arreviront, la vîlhie Lizette, la mére à Torniquiet, étâi morta, que cein sè reincontrâvè bin mau. Torniquiet ein eut tot parâi dou à lodzi, et lâo baillâ onna tsambra per d'amont, découtè lo pâilo iô étâi lo coo dè la Lizette. Cein n'étâi pas tant dié po clliâo dzouveno sordâ, d'ourè pliorâ tot lo mondo perquie ; assebin quand l'euront posâ fusi, sa, giberna, sabro, chacot, met lo bounet dè police et medzi on bocon, s'ein alliront âo cabaret redjeindrè lâo camerâdo po sè diverti et s'amusâ.

Quand lo né arrevà, faillessâi veilli la vîlhie Lizette, et c'est la Zaline, la felhie à Torniquiet, que la vollie veilli tota soletta, vo z'allâ bintout vairè porquiè. Contrè lè dix z'hâorès dâo né, la fenna à Torniquiet que sè volliâvè cutsi, criâ la Zaline qu'étâi vai sa mére-grand, po veni bairè n'écoualetta dè café tsaud que le lâi avâi preparâ ; et tandi que la Zaline medzivè oquiè pè la cousena, ion dâi sordâ, qu'avâi bu on coup, sè vegne reduirè. Quand l'est amont lè z'égras et que vâi dè la lumiére pè lo perte dè la saraillè, sè peinsà que son camerâdo étâi dza cutsi et que l'avâi laissi lo crâisu allumà espret por li. L'eintrè tot drâi, sè dévitè dein on cârro et sè fourrè âo lhi découtè la Lizette ein faseint : « Dootou, François ?... » Ma fâi, vo peinsâ bin que lo soidisant François ne reponde rein, et lo gaillâ que sè créyâi que pioncivè bin adrâi, ein fe bintout atant, sein peinsâ à détieindrè lo crâisu.

On momeint aprés, la Zaline remontè, et tot ein veilleint, le retacounâvè dâi vîlhiès nippès, quand l'oût on petit bruit pè lè z'égras, et quand le vâi la porta s âovri tot balameint. C'étâi lo Alexis à l'assesseu, lo bounami à la Zaline, que lâi vegnâi teni compagni. L'eintrà, reclliouse la porta, et allà sè chetâ su onna mé à botson, découtè sa mïa, iô verivont lo dou âo lhi. Aprés avâi dévesâ on momeint, lo Alexis eimbrassà la Zaline su onna djouta, et vollie l'eimbrassi su l'autra : mâ la Zaline sè défeindâi et l'âi fasâi : « Na... Alexis !... na... na, tè dio.., mâ. . pao-t-on ! Se ma mére-grand allâvè... Eh ! mon Diu !... lâi a oquiè que budzè dein lo lhi..· — Câise-tè, foula que t'és, lâi repond Alexis, est-te que lè moo revignont ?...

— *Lè moo !* boeilà onna voix terriblia que saillessâi dâo lhi...

— Eh ! te possiblio ! criâ la Zaline, ma mére-grand que revint... et coumeint le vouâitivè contrè lo lhi, lè rideaux s'écartont, et on gros vesadzo tot blianc sè montrè. Lo Alexis que vouâitivè assebin, coumeinça à grulâ, à ne pas savâi iô l'ein irè, et à criâ : « La moo ! la moo ! »

Et lo sordâ (kâ ein oïesseint dévezà lè dou z'amoeirâo, s'étâi reveilli) s'apéçut que l'étâi cutsi découtè la morta. Ye preind poâire, et vâo sè sailli dâo lhi ; mâ ne poivè pas. La Zaline, tot époâirià, âovrè la porta et sè sauvè avau lè z'égras ein faseint dâi sicliâïès dè la metsance ; lo Alexis, tot bouleversâ, sè sauvè aprés ; lo sordâ, qu'a retrovâ sè foocès, châotè frou dâo lhi et cor tot ein pantet aprés Alexis, que s'époâirè adé mé ein vayeint cé fantoumo, et que boeilè ein âide. Mâ n'est pas tot : l'autro sordâ, qu'étâi dein sa tsambra, sè reveillè, s'époâirè d'ourè tant dè boucan, soo dè sa tsambra tot en tsemise et sè rebedoulè avau lè z'égras. Lo premi sordâ que lo vâi veni aprés li, crâi que l'est la vîlhie et sè met à criâ âo séco. Torniquiet, sa fenna et tot lo resto dè la famille, reveilli par tot cé tintamare, crayont que lo diablio est pè l'hotô et châotont frou. Lo Alexis, qu'étâi venu à catson, âovrè la porta d'entrâïe et sè sauvè dein la tserrâire ; la Zaline, que ne savâi pas cein que le savâi, cor aprés Alexis ; lo premi sordâ tracè aprés la Zaline ; l'autro sordâ tracè aprés lo premi ; et Torniquiet, sa fenna et ti lè z'autro, à mâiti vetus, décampont lè z'ons aprés lè z'autro, que cein fasâi onna chetta dâo diablio. Lè vesins sè réveillont et s'époâiront assebin. Lè sordâ preignont lè pétâirus. Enfin quiet ! tot étâi sein déssus dézo. A la fin, clliâo que sè corratâvont s'arrétont, reindus, à mâiti moo. Sè vouâitont ti lè z'ons lè z'autro, sè démandont que lâi a ; tsersont la vîlhie Lizette : min dè vîlhie Lizette ; clliâo fantoumo bliancs, c'étâi lè dou vortigeu ein pantet. On se remet on pou ; on retornè à l'hotô ; la mére-grand n'avâi pas remoâ d'on revire-pî ; on s'explique tot, et cein finit pè 'na forta risarda ; et po ne pas s'exposâ on autro iadzo à 'na tôla chetta, l'Alexis et la Zaline firont dou mâi aprés on bet d'accordâiron ; ma ein atteindeint, vo pâodè comptâ que s'ein sont vu quie de 'na tota rude.

LA NUIT AUX ÉMOTIONS

(*Fin*).

Brisée par tant d'émotions diverses, Adrienne éprouva le besoin de goûter un peu de repos ; son mari, au contraire, sous le coup de la scène que nous venons d'esquisser, eût passé une nuit encore sans songer au sommeil. Il prit le bras de la chère épouse rendue à son foyer, le passa sous le sien et regagna sa chambre avec elle ; un instant après, étendue sur son lit, Mme de Verchesne reposait dans une demi-somnolence. Anatole, assis dans un fauteuil, en face d'elle, ne pouvait détacher ses regards de sa femme ; parfois l'idée du doute s'emparait de nouveau de son esprit. Non, je rêve, disait-il à voix basse ; un tel bonheur n'est pas de ce monde ? Et puis ce sommeil qui revenait si promptement terrasser celle qu'il avait tenue si longtemps en sa puissance, ne présageait-il rien de fâcheux ? Oh ! l'horrible nuit : quand donc allait-elle finir !...

M. de Verchesne prit doucement la main d'Adrienne pour compter les battements du pouls : celui-ci fonctionnait régulièrement. En laissant retomber lentement cette main sur la couverture, il poussa un faible cri qu'il ne put comprimer entièrement ; il venait d'apercevoir du sang, il voyait avec horreur un doigt coupé par un instrument tranchant au dessus de la bague de perles fines et de diamants qu'il avait offerte comme présent de noces à Mlle d'Ornis.

— Oh ! mais, s'écria-t-il indigné, c'est certain, il y a eu crime, violation de sépulture avec le vol pour mobile.

Le magistrat lui aussi se réveillait.

— Oui, continua-t-il, en examinant tout tremblant l'incision faite, ces bijoux ont tenté la cupidité de quelque misérable ; un sacrilège a été commis ; mais le coupable n'a pas eu le temps de consommer son forfait, la morte a remué, parlé peut-être, et le criminel a fui ; ce fait crie vengeance !...

A huit heures du matin, M. de Verchesne, accompagné du président du tribunal, se présentait chez monsieur le maire de Neufchâteau et lui faisait sa déclaration.

Une heure après, les trois magistrats arrivaient au cimetière et gagnaient à pas précipités le caveau scellé la veille.

C'était bien tel que l'avait pensé le mari d'Adrienne : les pierres jetées çà et là sur le sol attestaient d'une manière irrécusable la violation de sépulture.

Descendant dans la fosse béante et vide, moins le cercueil, un des fossoyeurs ramassa le stylet dont s'était servi le misérable dans son attaque nocturne ; procès-verbal en fut dressé aussitôt.

La nouvelle de la résurrection de Mme de Verchesne, qui s'était déjà répandue dans les différents quartiers de